

Jonathan Lense, retourner le réel



Sans titre, El fuego no es un juego, 2016

La photographie sans titre, issue de *El fuego no es un juego*, figure un globe terrestre à l'envers sur son socle. Elle est caractéristique du regard direct et plongeant que Jonathan Lense porte sur le monde. Mais elle est aussi singulière. À la différence des images littérales qui composent l'œuvre du photographe – né en 1984 et diplômé des Beaux-Arts de Valenciennes (2010) et de l'école d'Arles (2013) –, elle a valeur de symbole : elle laisse à penser que, pour Lense, la photographie aurait vocation à renverser notre perception du réel.

Lense pratique la photographie à l'instinct et dans l'instant. Il n'est pas de ceux qui se donnent des sujets à explorer ou se fixent des protocoles à suivre pour s'extraire de leur quotidien. Son œuvre est étroitement liée à sa vie mais ne peut se confondre avec une entreprise autobiographique ou diaristique. Elle trouve son impulsion et sa matière dans l'environnement du photographe qu'il arpente et scrute. Mais jamais ce dernier ne cherche à souligner les spécificités géographiques, sociales ou culturelles des lieux. Au contraire, loin de tout exotisme, Lense s'attache à un réel générique qui ne peut pourtant se réduire au banal. Il photographie des motifs ou des situations qui s'en échappent et en pointe l'incongru, l'absurde ou, plus simplement, l'absence de sens.

Lense a commencé par s'approprier ce qu'il appelle des « gestes » produits par d'autres et qui sont, pour lui, d'heureuses trouvailles. Mais il n'hésite plus à intervenir sur le réel en composant, toujours avec ce qu'il a sous la main – Lense est un photographe opportuniste –, des natures mortes qui ne doivent rien au genre établi – rapprochant, par exemple, au sol, un régime de bananes et un fil électrique –, ou des mises en scène sommaires comme celles ayant consisté à coller des feuilles sur le dos d'un ami ou à enrouler telle autre dans du papier aluminium. Quoi qu'il en soit, que Lense saisisse un réel vacillant ou qu'il le fasse basculer lui-même, on hésite à parler de méthode tant les

procédés sont divers et, surtout, mis en œuvre sans systématisme, parfois même sans équivalents. LLense se répète rarement.

Il est pourtant des traits immuables. Systématiquement verticales, ses images sont toujours d'une grande simplicité. Elles attirent le regard sur le motif, centré, pris souvent en gros plan, voire fragmentaire, et figé par un coup de flash, même en plein jour. Évidentes, les photographies de LLense sont démonstratives. En témoigne cette main qui, de manière récurrente, présente un objet à la caméra pour que le photographe le saisisse de la manière la plus franche, souvent sur un fond blanc. L'autorité des images est néanmoins contrebalancée par leur apparent amateurisme. Au regard des critères de la bonne photographie, certaines sont défectueuses, voire ratées. Mais les erreurs – yeux rouges, mise au point hasardeuse, pixellisation de celles prises au téléphone, etc. – sont si parfaitement assumées, voire recherchées et accentuées, qu'elles instaurent une équivalence entre le bien fait et le mal fait.

Unies par un certain regard, les images de LLense sont cependant autonomes. Elles existent par elles-mêmes et constituent une matière première reconfigurable qui connaît deux modes d'existence, le vrac et la série, et, contrairement aux travaux d'autres photographes qui accordent une grande importance à l'editing – la sélection et l'agencement des images –, le vrac n'a pas la série pour devenir. LLense dispose d'un Tumblr, site de microblogage réunissant de manière indifférenciée et désordonnée, et trop fortuite pour former un atlas, autant ses travaux personnels que ceux de commande, notamment pour la mode – qui, souvent, s'en distinguent peu –, ou une simple documentation comme des vues d'expositions. Le vrac s'apparente ici à un flux ininterrompu ou à un nuage toujours grossissant d'images. Mais LLense a aussi un site internet qui le force à rapprocher ses images, comme il peut le faire dans ses expositions. Si l'ensemble *Électricité générale* est le fruit de l'exploration de ses archives des années 2010-15, la plupart de ses regroupements, qui ne sont jamais définitifs, répondent à une unité de lieu ou de temps, par exemple, *El uno sin el otro (L'un sans l'autre, 2014)*, issu d'un séjour au Mexique, ou *El fuego no es un juego (Le feu n'est pas un jeu, 2016-17)*, réalisé lors d'un voyage en Uruguay, Argentine et Chili. Mais, bien souvent, LLense y agrège d'autres images, prises ailleurs à un autre moment, qui lui permettent de préciser l'atmosphère de l'ensemble qu'il compose.

Un projet qui s'est temporairement figé permet d'entrer plus précisément dans les regroupements proposés par LLense. Publié en 2016 par le petit éditeur FP&CF, *L'Heure du Tigre* est le fruit d'une résidence dans un hôtel de la région d'Arles. La maquette de ce livre souple enchaîne les images seules sur une double page sans recherche narrative ni même fil conducteur. Quelques photographies sont placées en vis-à-vis – pas les plus faibles d'ailleurs –, comme la momie d'aluminium déjà évoquée ou des glycines. On pourra voir quelque analogie ou mouvement commun aux deux images mais jamais LLense ne cherche une corrélation absolue et immuable car jamais le photographe n'est prêt à sacrifier l'autonomie de ses images et le pouvoir singulier qu'elles ont, chacune à sa manière, de perturber notre regard.

Derrière la diversité des images et au-delà de leurs regroupements plus ou moins transitoires fondés sur des atmosphères, pointent les enjeux transversaux de la pratique de LLense. Ceux-ci ont trait à l'image, dont les fondements sont brouillés. D'une part, nombre des photographies de LLense comprennent des sculptures, certaines volontaires (bustes, figures, groupes photographiés dans l'espace public ou des musées) ou involontaires. Les « gestes » qu'il s'approprie relèvent de ces dernières et, en les décontextualisant par la prise de vue, il change le statut des objets produits. Pour ainsi dire, LLense fait de la sculpture par la photographie. Néanmoins, si la photographie de LLense est sculpturale, elle l'est de manière paradoxale car la sculpture ne se définit alors pas par la volumétrie. En effet, l'usage du flash, qui écrase les volumes, redouble l'aplatissement photographique.

D'autre part, les photographies de LLense témoignent d'un intérêt pour le faux. Il se niche dans les simulacres du quotidien – vrai-faux crocodile d'*Électricité générale*, haltères gonflables de *L'Heure du Tigre*, rocher creux d'*El uno sin el otro*, plantes artificielles d'*Uncertain life and sure death* (2018-19), etc. – et dans les manipulations numériques, souvent légères et ludiques, grâce auxquelles il passe l'image en négatif, colorie sommairement un détail, en efface d'autres, démultiplie un motif. Ces retouches n'ont pas pour finalité de feindre le réel mais de l'exagérer ou, mieux, de le faire vriller.

On le voit, entre systématisme démonstratif et amateurisme maîtrisé, volume et planéité, vrai et faux, la pratique de Lense montre combien la photographie, aussi inscrite qu'elle puisse être dans le quotidien, est moins un outil de captation que de transformation du réel. Lense l'a bien compris qui parvient à retourner ce dernier comme un gant.

Étienne Hatt

février 2019

Rédacteur en chef adjoint d'*artpress* et
chargé de programmation au Centre
d'expérimentation du Collège international
de photographie du Grand Paris.